

## Fukuyama, ou la révision de *La Fin de l'Histoire*



*Il y a soixante dix ans et un mois, en septembre 1968, les troupes du Pacte de Varsovie envahissaient la Tchécoslovaquie. Cette première opération militaire des membres du pacte de Varsovie avait pour but de réprimer ce que l'on a surnommé le « printemps de Prague ». Ce mouvement de contestation, bien que bref et violemment réprimé, a définitivement prouvé au monde entier qu'au sein même du bloc soviétique, des désaccords profonds existaient. Ces derniers vont d'ailleurs aller jusqu'à provoquer sa chute une vingtaine d'années plus tard. En 1992 avec l'effondrement de l'URSS, Francis Fukuyama un assez jeune politiste américain énonce alors dans La Fin de l'histoire et le dernier homme l'arrêt des conflits sur la planète. A l'occasion de la parution de son nouveau livre, le Monde publie le 14 juin 2018, un interview de cet essayiste américain, dans lequel il revoit en partie sa théorie.*

*Aussi pouvons nous nous interroger en quoi consiste la thèse de cet historien qui a eu un écho international ? Dans le contexte actuel, bien différent de celui qui régnait à l'époque où il écrivit son premier ouvrage, quels aspects en critique-t-il lui même aujourd'hui ? Quelles menaces pèsent sur notre temps présent ?*

*Tenter de répondre à ces questions, un exercice aussi complexe et délicat que l'est le monde dont il est ici implicitement question, peut nous amener à nous pencher en premier lieu sur la thèse de Fukuyama. Force est ainsi de constater que bien que très largement diffusé, son écrit a fait et fait encore l'objet de fortes contestations (I). Cela va par ailleurs l'amener, et en particulier dans cet article, à revoir ou à modifier en partie ce qu'il avait avancé dans La Fin de l'histoire. Il ne s'agit finalement plus d'un homme aussi optimiste qui apparaît à travers cet interview (II). En outre, nous ne saurions omettre la toile de fond du populisme sans manquer à un certain devoir d'impartialité. Réapparaissant dans notre quotidien depuis quelques années, ces populismes ne manquent pas d'inquiéter l'essayiste (III).*

Francis Fukuyama, américain de naissance, est docteur en science politique formé à Harvard et collaborateur du département d'État américain. Dans son essai La Fin de l'histoire et le dernier homme il souhaite tourner la page des conflits qui ont ravagé le vingtième siècle. Selon lui, l'éclatement de l'URSS marque la fin définitive des conflits politiques, et à ce titre de l'Histoire. Partageant un sentiment de joie et de soulagement propre à son époque, du New World Order proclamé par le président américain George Bush Sr., il déclare que l'économie capitaliste et libérale a désormais vaincu le communisme et, de ce fait, que le monde allait

rentrer dans une période de prospérité et de progrès. Période qu'il qualifie de « la modernisation » et de la « libéralisation ». Il prévoyait ainsi que la majorité de la population appartiendrait à une classe moyenne aisée, réduisant les inégalités et possédant un fort pouvoir d'achat. La démocratie, selon lui seul modèle viable et donc résistant sur le temps long, s'installerait durablement dans les pays, favorisant l'enrichissement des populations. Ce que l'on pourrait qualifier de cercle vertueux serait par cette association d'événements formé, permettant au monde de se trouver dans une dynamique durablement positive. Son livre connaît un grand retentissement et est lu dans la plupart des pays (il est traduit dans une vingtaine de langues). Il est toutefois critiqué, et cela dès sa parution. Tous ses détracteurs lui reprochent une vision, sinon idéalisée, du moins trop positive du monde actuel. Force est d'ailleurs de constater que ces derniers n'avaient pas tort. Samuel Huntington, autre essayiste américain, lui reproche ce concept « d'état final » dans lequel le monde serait arrivé. L'humanité ne saurait, du moins pour le moment, atteindre un état stable. Un an plus tard en 1993, le français Jacques Derrida publie Spectres de Marx dans lequel il conteste ce stade dernier de l'Homme, du « dernier homme », qui aurait été acquis grâce au capitalisme. L'URSS ayant disparu en grande partie à cause de son économie moribonde avec un système qui ne tenait plus, le modèle communiste ne pouvait de ce fait plus être soutenu. Le libéralisme et le capitalisme prônés par les Etats-Unis pouvaient donc en 1991 se présenter comme vainqueurs, facteurs d'un futur meilleur et plus démocratique. Néanmoins, Fukuyama dut repenser son livre et, dès 2006, il publie des ouvrages dans lesquels il remet en question certaines de ses théories. Ainsi dans Political Order and Political Decay (Ordre politique et décadence politique) explique-t-il que les vieilles démocraties peuvent entrer en « décadence » et donc que la diffusion elle-même de ce régime politique peut s'avérer plus compliquée qu'il ne l'avait prévu. Ce n'est cependant qu'un exemple parmi d'autre et, au fil des années, l'historien essaye d'adapter La fin de l'Histoire à un contexte mondial toujours changeant. Aussi est-il intéressant de se demander comment, dans cet interview à propos de son prochain livre, Fukuyama réussit-il à défendre sa théorie. Dans une situation où le Moyen Orient est en ébullition, la Maison Blanche, siège du gouvernement de la première puissance mondiale, est instable et que l'Asie et plus particulièrement la Chine se veut conquérante, sa vision de paix et de prospérité semble plus que jamais compromise.

Le journaliste aborde donc dans cet entretien publié par Le Monde du 14 juin 2018 en premier lieu la question de la démocratie. Francis Fukuyama défend sa théorie. Selon lui, elle n'est en aucun cas démentie par l'état actuel des choses. Certes cela n'a pas été immédiat comme il le prévoyait (l'historien va jusqu'à parler d'une « récession démocratique ») mais l'idée de passer à une démocratie reste ancrée dans de nombreuses populations encore brimées. En effet, Fukuyama s'appuie sur des études montrant qu'arrivées à un niveau élevé de prospérité et d'éducation, les personnes se préoccupent davantage du régime politique qui les gouverne. La croissance globale mondiale étant résolument positive, l'essayiste en déduit donc que des régimes plus soucieux des droits de l'Homme devraient apparaître. Il précise toutefois qu'il s'agit plus d'une tendance que de faits. Il défend également son concept, qui, dans l'absolu, aurait dû être et est toujours vrai. Seulement « contrairement aux analyses classiques » les régimes autoritaires comme la Chine permettent un enrichissement de la population. Or, la démocratie doit naître d'une quête de « bien être économique ». Sur ce point, la démocratie n'a donc plus de raison d'être. Mais au-delà ce n'est pas seulement une dictature, en l'occurrence chinoise, qui se maintient, mais également d'une dictature qui se répand. En effet, ce modèle devient référence aux yeux de nombreuses personnes qui connaissent misère et pauvreté dans des régimes démocratiques. Ce sentiment est d'autant plus renforcé par le fait qu'aucune contestation, ou du moins rien de grande ampleur, ne semble ébranler le gouvernement de Xi-Jinping. Préférant sacrifier une liberté à leurs yeux

limitée (se pensant délaissées par les politiques) à un mode de vie convenable, les populations vont alors voter selon Fukuyama pour les partis des extrêmes. Chose inenvisageable à l'époque où il écrit son premier essai, période de l'hyperpuissance américaine. Le seul système pouvant faire pendant au communisme alors exsangue semble être la démocratie. C'est ce que résume l'essayiste en déclarant que la « nouvelle classe moyenne chinoise n'exprime pas pour l'instant une forte demande démocratique et n'exige pas de conquérir plus de libertés individuelles. Elle semble s'accommoder de vivre et de s'enrichir [...] ». Constat saisissant et étonnant pour les populations des pays démocratiques qui face à une telle réussite veulent faire de même. Ainsi le modèle chinois gagne peu à peu tous les pays de la mer de Chine. Fukuyama prend donc acte des nouvelles tendances mondiales tout en soutenant ce qu'il avait auparavant proposé. Certes dans certaines situations nouvelles, la démocratisation ne semble pas être possible, et l'auteur utilise les mots « pour l'instant » pour accentuer le fait que rien n'est figé, mais le principe encore une fois reste et c'est cela qui semble importer le plus à ses yeux. Il va par ailleurs le montrer avec l'immigration.

De nombreuses personnes n'ont en effet pas les moyens actuellement de mettre en place ces démocraties. Ils vont donc « voter avec leurs pieds » selon son expression. Ils vont migrer, s'enfuir de leurs pays d'origine pour gagner des sociétés libérales. Ayant avancé que les démocraties permettent la prospérité, il est normal pour lui que l'immigration soit le fruit d'une fuite des « pays en crise, pauvres et despotiques ». Pour Fukuyama l'immigration résulte de cette aspiration humaine à des régimes plus ouverts et donc de richesse. Il s'agit donc d'un « espoir universel » et non plus de réalités immédiates. La logique de démocratisation reste tout de même encore présente.

Le politiste explique également pourquoi ce phénomène est beaucoup plus lent que prévu. « La démocratie libérale n'a jamais été une valeur universelle » dit-il dès la première phrase de l'entretien. Il est donc normal qu'elle soit difficile à installer dans certains pays. Sa théorie ne vient donc pas du fait qu'il soit normal que des régimes démocratiques apparaissent mais encore une fois, la démocratie étant synonyme d'enrichissement et de prospérité, d'une volonté des citoyens d'un meilleur bien-être. En d'autres termes, c'est par « un niveau élevé de prospérité et d'éducation » que les démocraties se forment, permettant d'assurer par la suite de mêmes valeurs. Nous retrouvons bien ici l'idée d'un cercle vertueux. Seulement ce cercle ne s'est pas encore déclenché contrairement à ce qu'avait prévu Fukuyama dès 1992. Cela est sans doute dû à une croissance moins forte que prévue, à cause notamment de l'explosion de la bulle internet en 2001 et à la crise de 2007 qualifiée de « plus grande crise depuis la Great Depression ».

Fukuyama précise également que chaque démocratie est en quelque sorte unique et que « la démocratie est susceptible d'être interprétée différemment ». Il nous met en garde de ne pas chercher un exemple type de démocratie qui apparaîtrait partout à la surface du globe. Il prend comme exemple la France et les États-Unis, des démocraties anciennes mais toutefois très différentes sur la plan de la culture politique. Ce n'est finalement plus le modèle capitaliste et libéral des États-Unis qui pourra démocratiser le monde revendiqué par l'historien dans son premier essai mais différents types de régimes, présentant des différences et des singularités entre eux, et apparaissant de manière beaucoup plus progressive.

Enfin Fukuyama aborde ce qui met à mal sa théorie : le populisme. Connaissant une forte croissance depuis ces dernières années, le populisme montre bien cette « récession démocratique » qui semble actuellement toucher le monde. Son prochain ouvrage va aborder ce sujet, en essayant de l'analyser et d'en tirer les conclusions nécessaires pour identifier les failles du modèle démocratique libéral. Lors de l'interview, l'essayiste présente son explication à l'apparition du populisme. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas l'extrême droite qui a relancé ce mouvement mais l'extrême gauche ainsi que la gauche. La politique identitaire qui le caractérise vient selon l'auteur en effet de revendication des

minorités. Un sujet plutôt de gauche donc comme la défense des Native American ou encore des immigrés. Cette défense a remplacé la cause ouvrière et la défense du prolétariat longtemps soutenues par les partis de gauche. Voulant être également reconnus dans un contexte économique difficile, les habitants que l'on pourrait qualifier de « traditionnels » ont cherché ensuite eux aussi des réponses dans la politique. Un glissement s'est alors effectué, le populisme ne représentant dès lors plus le besoin de reconnaissance des minorités mais la peur d'être oublié voire effacé d'autres minorités par exemple, d'après Fukuyama, d'Américains blancs. Ayant expliqué ces faits, ce dernier ne peut que reconnaître cette montée du populisme et ses effets négatifs sur sa théorie. Il admet que « ces réponses économiques et juridiques vers des solutions identitaires n'est pas favorable à la démocratie libérale ». Par conséquent, cela implique le fait que le processus de démocratisation qu'il a théorisé peut finalement se retourner contre lui-même, les gens profitant des urnes pour élire des dirigeants partisans d'un pouvoir fort.

L'historien veut donc comprendre ce nouveau phénomène. Il explique qu'à présent, ces dirigeants réclamant un pouvoir fort proche de l'autocratie peuvent être élu par le peuple. Fukuyama prend ici l'exemple de la Hongrie de Viktor Orban ou encore le parti du Droit et justice en la personne du président Duda en Pologne. Ces deux derniers sont arrivés légalement au pouvoir bien que prônant des idéaux par exemple d'une démocratie « illibérale » pour Orban. Les gens approuvent et soutiennent en majorité leurs gouvernements comme en Pologne, bien que l'exécutif est réformé la constitution afin d'avoir la main mise sur la justice. Tout ceci traduit un fort sentiment de mal être qui est analysé par l'essayiste comme, en plus d'une volonté de reconnaissance, un sentiment d'insécurité et de morosité dans sa dernière œuvre. Sentiment dû notamment au contexte économique. Il est bien connu, et la France en est un exemple, que lors des périodes de croissance les immigrés sont accueillis au contentement général tandis que pendant les crises, ils sont vivement rejetés par certains. Ainsi lors des Trente Glorieuses avec une France qui a accueilli la forte immigration maghrébine, espagnole et portugaise, généralement ensuite mal vue dès le début des Trente, ou plutôt Vingt Piteuses. Toutefois Fukuyama voit également d'autres raisons de la montée du populisme, notamment dû selon lui à la croissance des inégalités. Il décrit alors une société qui n'a pu qu'en petite partie s'enrichir, celle descendant des élites des générations précédentes, mais qui très généralement s'est paupérisée et précarisée. « [...] beaucoup d'ouvriers américains ont vu leur revenu réel stagner ou baisser » explique-t-il un peu plus loin dans l'entretien. Par ailleurs « ce déclin économique s'est accompagné d'une importante détérioration sociale » poursuit-il. Nous sommes loin de l'avènement d'une économie libérale et capitaliste procurant richesses et bonheur annoncé dans La fin de l'Histoire. Ainsi ce que l'on pourrait qualifier de stagflation s'accompagne de problèmes sociales. Dans ce contexte, nombre de ménages de célibataires ont du mal à se nourrir sainement et vont tomber dans la consommation d'opioïdes ou s'engager dans la voie de la criminalité... Fukuyama étant américain prend l'exemple des États-Unis mais cela est vrai dans la plupart des pays occidentaux. En France un Français sur cinq n'a pas assez d'argent pour s'acheter des légumes frais selon une étude parue en 2018. Tout cela entraîne une dégradation du niveau de vie faisant pencher les classes les plus pauvres vers le populisme, les gouvernements actuels ne répondant pas à leurs attentes. Un autre facteur est également pris en compte par l'essayiste : la « vétocratie ». Concept qu'il a défini, cela consiste à bloquer et empêcher toute action du gouvernement et donc entraînant la paralysie de l'État dans ses fonctions politiques. Dans Identity. The Demand for Dignity and the Politics of Resentment (Identité. La demande de dignité et les politiques du ressentiment) il montre comment actuellement des groupes d'intérêts bien organisés et bien financés peuvent facilement atteindre ce résultat. Il cite notamment l'exemple du Congrès américain qui n'arrive plus à effectuer des directives simples comme le vote du budget fédéral. De ce fait les électeurs, voyant l'impuissance des

élus, perdent toute confiance en ces derniers et vont donc favoriser un pouvoir exécutif davantage puissant. Un troisième facteur est également abordé : la question de l'identité. Elle est fortement reliée au problème d'immigration mais pas seulement. Cette problématique née aussi du déclin économique des classes populaires qui est associé comme un déclin culturel. Une nouvelle fois nous retrouvons le problème économique à l'origine d'autres problèmes contredisant la théorie de l'historien. Il est ensuite naturellement facile pour les populistes de désigner les migrants comme une menace pour les valeurs et l'identité américaine. Par ailleurs, il y a bien sûr des liens entre ce que Fukuyama désigne comme étant les « moteurs à la vague populiste ».

L'essayiste reconnaît donc que l'Histoire n'en est pas encore à sa toute fin et propose de nouvelles solutions. Selon lui, il est nécessaire de revoir notre définition de l'identité nationale. Nous ne devons pas nous attacher à des choses que l'on considère comme inébranlables sans quoi nous risquons nous même d'être ébranlés lorsque ces choses seront remis en cause : « les traditions culturelles ne sont pas compatibles avec la démocratie moderne ». Au contraire, l'historien prône une identité nationale fondée sur des valeurs, un ensemble commun d'idéaux, comme par exemple la France avec sa devise liberté égalité, fraternité. Ces principes permettent de rassembler les citoyens loin de leurs différences culturelles ou ethniques. Les identités nationales peuvent également être fondées sur des « principes démocratiques libéraux ». Revoir ces identités c'est permettre le combat contre le populisme et notamment contre la question identitaire, en faisant bloc contre cette dernière. Pour Francis Fukuyama, « la démocratie libérale survivra » grâce à cette réflexion qui dépend de chacun.

A la fin de l'interview, l'historien aborde le sujet de Donald Trump. Pour lui, l'actuel président américain est le symbole du populisme. S'étant fait élire sur un projet protectionniste et pour le replis identitaire, il est le symbole de ces nombreuses populations qui aspirent au changement. Le fait que la première mondiale soit gouvernée par une personne pouvant être considérée comme populiste n'est pas rien. Qualifiant Trump de président « épouvantable » Fukuyama précise qu'il s'agit du premier président américain qui n'a jamais considéré les droits de l'Homme et la démocratie comme un objectif désirable, que ce soit pour son pays ou pour le monde. Il montre l'affection de ce dernier pour des dirigeants despotiques comme Poutine ou Al-Sissi. L'historien aborde également un autre point fort du populisme et caractéristique de Trump : renforcer les divisions. Notamment en soutenant les suprémacistes d'extrême-droite. Un deuxième point est évoqué : la paralysie de la justice. « Il attaque la loi et la justice quand elles cherchent à le contraindre » analyse l'essayiste. Tout en tirant des analyses du passé et des divergences entre sa théorie et le contexte actuel, Fukuyama se penche également sur les événements actuels pour en comprendre les dynamismes.

Pour conclure Fukuyama a progressivement revu La fin de l'Histoire pour proposer un nouveau modèle, celui d'un monde capable du meilleur comme du pire. Ses dernières phrases de l'entretien confirment définitivement cette pensée de l'avenir du monde, pessimiste comme beaucoup d'autres dans le monde. Ce qu'il craint le plus est une fermeture des frontières, empêchant de ce fait les échanges tant au niveau culturel qu'économique. « [...] il aura tendance à entrer en conflit sur les questions des ressources ou du statut relatif de chaque pays » déclare-t-il en toute fin. En ce sens, il n'a pas tort. Déjà ce courant fait son apparition sur la scène internationale avec le Brexit, manifestation flagrante d'une volonté de quitter des organisations supranationales, et à titre d'exemple les problèmes liés à la frontière entre l'État libre d'Irlande et l'Irlande du Sud en découlent déjà.

**Flavien TESSON (TS4), 20 septembre 2018**